

Une utile réalisation sociale

Autor(en): **Ferrero-Speckel, Anna-Maria**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **61 (1952)**

Heft 6

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ART DE RECEVOIR

Par Dora Bourquin

«J'aimerais tant revoir les de H... soupire Madame Durand, mais je ne sais pas si j'ose les inviter; je ne pourrais jamais leur offrir un repas comme celui que nous avons pris chez eux...»

«Voilà les Durand qui nous invitent, déclare Madame de H... J'ai tant de plaisir à les voir, mais j'en aurais bien plus s'ils ne se croyaient pas obligés de faire tant de complications...»

O simplicité d'esprit, que de miracles tu pourrais accomplir, là comme ailleurs!

L'art de recevoir? Somme toute, c'est l'art de donner. Un art bien féminin. Pourquoi le compromettons-nous si souvent, en l'encombrant d'un amas de conventions, de préjugés et de complexes?

Ce n'est pas tant ce qu'on donne qui importe, mais la manière dont on l'offre: le goût et l'imagination qu'on a mis à préparer un repas ou une modeste réception; une certaine touche personnelle de fantaisie; surtout, l'atmosphère qu'on sait créer pour l'ami ou pour le «passant...»

Pourquoi se priver de contacts bienfaisants, enrichissants, sous prétexte «qu'on n'a pas les moyens» de faire les choses en grand? Pourquoi ne pas faire confiance à ceux qu'on voudrait recevoir, et penser qu'ils sont plus sensibles à un accueil chaleureux, préparé avec amour, avec les moyens dont on dispose plutôt qu'à un menu somptueux?

Dans une ville lointaine, je me suis vue un jour appelée à inviter un jeune attaché d'ambassade, compatriote habitué aux repas sensationnels du meilleur club de l'endroit. Que lui offrir? Dans ma perplexité, j'ai fini, tout simplement, par lui poser la question: «Qu'est-ce qui vous ferait plaisir? — Ah! si seulement vous vouliez me faire du rôti et du café au lait!»

Quand nous étions enfants, nous jouions à un jeu qui consistait à évoquer une personne X..., en la comparant à une fleur, un arbre ou un paysage... On peut jouer au même jeu, en pensant à l'hôte qu'on reçoit pour la première fois. Que peut-il bien aimer? Et on peut se souvenir, pour la prochaine fois, de telle préférence, marquée discrètement. On peut lui donner, comme à mon jeune Bâlois, un plat qui lui rappelle le pays où il n'est pas retourné depuis longtemps...

La Conversation

C'est devenu un lieu commun de déclarer que c'est «un art qui se perd». Mais comme c'est désolant! Est-ce dû à la vie que nous menons, au rythme trépidant d'une existence dans laquelle on se croit toujours obligé de faire quelque chose... où l'on n'a plus le goût des joutes désintéressées de l'esprit?

C'est un art, qui demande certes de l'intelligence; mais qui demande surtout de l'intuition et de l'altruisme. Nous sommes si disposés à parler de ce qui nous intéresse nous-mêmes, au lieu de chercher ce qui peut intéresser les autres. Le médecin qui est plongé dans des recherches scientifiques sera peut-être heureux

d'en parler avec d'autres, même peu versés dans ces questions; peut-être aura-t-il au contraire envie de parler d'autre chose... Dans tous les cas, il remportera une impression désagréable d'une soirée au cours de laquelle on aura cherché à le «pomper» sur tel ou tel traitement à la mode, et qui aura pris la tournure d'une consultation forcée.

«Elargis l'espace de ta tente...»

Heureux les enfants qui savent que leurs amis seront toujours accueillis «à la maison...» Heureux le foyer dans lequel on n'est pas replié sur soi-même, mais ouvert aux influences enrichissantes du large!

Certes, la vie ne permet pas toujours de donner à l'hospitalité la place que l'on voudrait, dans le train-train quotidien. Un révérend anglais, plein d'humour, disait un jour: «Les Genevois sont charmants. Surtout la première fois qu'on les voit. Ils vous disent alors la joie immense qu'ils ont eue à vous rencontrer, et vous quittent en disant: «A bientôt, il faut absolument que vous veniez prendre un repas à la maison. Nous allons vous téléphoner un de ces jours... Après quoi, on n'entend plus jamais parler d'eux...»

Admettons qu'il y ait eu une part de boutade dans cette affirmation! Mais profitons-en peut-être quand même pour ouvrir nos portes un peu plus grandes: non pas seulement aux étrangers, mais aux isolés, aux amis de nos maris, de nos enfants, à ce «prochain» qui nous est confié, et que nous avons un peu laissé tomber...

LES «FAITS-DIVERS» ET LA SOCIÉTÉ

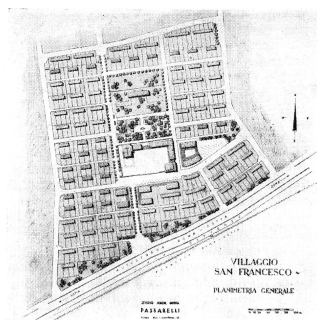
Un drame a défrayé, au début d'août, la chronique romande. Un drame sordide et affreux — un jeune homme a payé de sa vie le geste meurtrier d'une brute et une famille a vu brûler criminellement sa ferme avec tous ses biens. Pendant plus de huit jours le criminel et incendiaire en fuite a tenu en haleine policiers, journalistes et curieux.

Une partie de la presse quotidienne a tenu à conter jour après jour le pourchas de l'assassin et à multiplier les reportages d'«envoyés spéciaux». On pouvait entendre qu'il fallait renseigner le public alerté. Mais on aurait aimé voir épargner bien des détails dont l'utilité, hélas, allait de pair avec le mauvais goût. Et l'arrestation sans péril ni fracas du criminel a déclenché, elle, un véritable «bouquet» d'articles et de photographies dont l'imbécillité foncière dépassait les limites de la bienséance et de la morale tout court. La radio d'ailleurs n'est pas restée sans reproche et a ajouté à ce concert un reportage pour le moins inutile.

Il faut regretter de tels abus, et la scandaleuse pâture offerte à la curiosité plus que déplaisante de certain public. Et il faut féliciter les journaux qui ont su ne pas céder à l'entraînement d'une douteuse concurrence. Tout en regrettant qu'aucune loi, et qu'aucun règlement intérieur surtout, ne viennent obliger la

une utile réalisation sociale

Anna-Maria Ferrera-Speke



Les touristes arrivant à Rome du Nord par la Via Flaminia s'étonnent de voir, voisinant avec les belles constructions des quartiers excentriques, des baraques sordides, improvisées avec des planches pourries, du fer rouillé, des bidons et des boîtes de conserves, ou encore de découvrir, sur le flanc en tuf calcaire du «Monte Parioli» qui domine la large avenue, face à des rangées de beaux immeubles modernes, des cavernes de troglodytes: un trou dans la falaise fermé d'une porte chapardée quelque part, un autre trou par lequel sort un vieux tuyau de cheminée, des hardes séchant au soleil. Des hommes habitent là.

Ces mêmes touristes, se promenant au milieu des ruines de l'ancienne Rome du côté du Colisée, de la «Passaggiata Archeologica», voire même au pied du Capitole, peuvent apercevoir soudain au-delà de barreaux ou de quelque vitrage de fortune, peut-être simplement der-

rière un rideau douteux, de pauvres gens campés tant bien que mal dans les ruines ou dans une grotte naturelle. L'endroit, certes, ne manque pas de pittoresque. Des buissons fleuris, des pins parasols, des plate-bandes aux vives couleurs ajoutent le charme de la nature à la beauté des arcs et des colonnes, des statues et des murs romains.

Mais si l'on approche de ces demeures, l'angoisse étire le cœur. Ces pauvres gens, hommes, femmes, enfants, et des chiens parfois, vivent pêle-mêle, entassés dans un unique local où ils doivent travailler, manger, dormir... La maladie, les vices, guettent ces malheureux obligés de vivre dans la promiscuité, la saleté et le désordre de ces tanières privées des éléments essentiels à l'existence, l'air et le soleil. L'eau suinte constamment des voûtes, jaillit du sol ou filtre des parois disjointes. Lorsque le soleil descend sur l'horizon, ce ne sont jusqu'à la prochaine aube, pour ces êtres qui ne possèdent ni électricité ni chauffage, que ténèbres obsédantes, à peine rompues, et encore, par la faible lumière d'une bougie.

Des familles dans des tanières

Quoi, dira-t-on? En plein XX^e siècle, en pleine civilisation, au cœur d'une métropole, doit-on voir des hommes plus mal logés que des bêtes? Si l'homme a le droit de vivre en homme, n'a-t-il pas le droit en premier lieu de posséder un toit, sous lequel s'abriter avec les siens? Hélas! Que les mots de civilisation et de justice sociale nous paraissent vains quand on songe que c'est en leur nom qu'on accomplit tant de crimes et de destructions...! Car un tel spectacle qui, heureusement, s'offre de moins en moins aux visiteurs de la Ville éternelle, est une conséquence de la guerre et des maux qu'elle a engendrés.

presse entière à garder en de tels domaines une mesure hautement souhaitable.

Qu'il soit inutile et même dangereux d'aller donner des aliments à la mauvaise psychose de foule que déclenchent inévitablement des drames sanglants, un autre fait divers en a apporté la preuve quelques jours plus tard. La presse étrangère et suisse a fait grand bruit aussi, dans le même temps que la lâcheté de trop de gens laissait courir le meurtrier de Bionnens, d'un autre et ignoble drame dont ont été victimes en France trois malheureux touristes anglais. L'exemple a, cette fois, été contagieux, puisqu'un détraqué de 20 ans — il est difficile du moins d'expliquer autrement son initiative — a assailli quelques jours plus tard et dans des conditions quasi semblables à celles que l'on peut présumer du meurtre des trois Anglais, d'autres touristes, britanniques eux aussi, qui campaient paisiblement chez nous, les menaçant de son fusil armé.

Un homme politique, jadis, avait interdit aux journaux de son pays de commenter en plus de quelques lignes les faits-divers et les crimes. Je pense qu'il avait agi sagement et que j'aimerais voir chez nous une auto-censure de la presse empêcher à l'avenir de tels débordements d'insanités dont l'influence sur des lecteurs à l'esprit faible ou désaxé ne peut être que redoutable. M.-M. T.

Des foules de sinistrés sont venus habiter Rome

La population de Rome s'élève actuellement à un million huit cent mille habitants. Une augmentation aussi rapide est due en bonne partie à l'afflux des familles qui, attirées par le mirage de la capitale, sont accourues de tous les coins de la péninsule, notamment du Sud, mues par l'espoir d'y trouver du travail, et la fortune. Mais, à ces nouveaux arrivants, il faut ajouter les nombreux rescapés des régions bombardées. Qu'ils aient eu leurs maisons détruites ou que ce soit pour d'autres motifs, beaucoup de ces derniers n'ont pas regagné après l'armistice leurs lieux d'origine. Ils sont demeurés à Rome. Or le nombre des locaux habitables n'est pas en proportion de la quantité des habitants, si l'on tient compte surtout de tous les Ministères et des innombrables bureaux qui ont leur siège dans la grand'ville. Le phénomène n'est pas neuf, de tous temps Rome a connu la crise des logements. Mais, après la guerre, loin de diminuer, la pénurie est devenue plus grave encore. Faute de matériel, le rythme des constructions a ralenti, l'augmentation des prix des matières premières rend d'ailleurs les nouveaux logis presque partout inaccessibles aux petites bourses.

Une belle initiative privée

C'est pourquoi des hommes de bonne volonté, désireux de venir en aide à ces malheureux, et de parer du moins aux cas les plus urgents et les plus pitoyables, ont eu l'idée de bâtir pour eux un village aux portes de Rome. La commune a offert un immense terrain sur la route qui conduit de la Basilique de Saint-Paul aux riants rivages d'Ostie, au milieu de prairies et de bosquets, dans un endroit que le voisinage de la mer et de son atmosphère purifiante et iodée rend des plus salubres.

L'initiative de cette entreprise revient à un petit groupe de particuliers aussi dévoués que désintéressés auxquels s'ajoutèrent, tout aussi



On va abandonner le taudis qui servait d'abri à la famille. N'oublions surtout rien!

désintéressés, les architectes et les ingénieurs qui réalisèrent le projet. Les fonds ne proviennent, pour l'instant, que de la générosité privée ou de quelques banques. Sa Sainteté Pie XII a bien voulu donner à l'initiative un signe tangible de son approbation enthousiaste en versant, la première, cinquante millions de lires qui permirent d'entreprendre aussitôt la construction des premiers bâtiments.

Un village modèle

Le plan du village est simple, mais il est rationnel. Au centre, donnant sur une place, entourée de magasins, sera bâtie, aux frais du Vicariat, l'église du nouveau village. A côté un marché couvert trouvera sa place. On érigera l'école au milieu d'un jardin. Dans les rues desservant les différents quartiers commencent à s'ouvrir les premières boutiques. On a prévu



Enfants et bagages s'entassent sur le camion. En route vers le nouveau logis!

aussi l'aménagement d'un parc public, d'un stade et d'un centre d'assistance.

Les maisons, de maçonnerie, toutes de même style sobre mais élégant, sont à deux étages et comprennent quatre appartements chacune, à une, deux et trois pièces, avec une petite cuisine, une salle de bains et un balcon couvert. Chaque appartement, desservi par un escalier particulier, possède un jardin potager de deux cent cinquante mètres carrés où l'on peut aménager un poulailler. Les appartements demeurent propriété de la commune. Leur loyer est très modeste, huit cent à quatre mille lires par mois selon le nombre de pièces. Une fois achevé, le village comprendra une centaine de maisons permettant de loger quatre cents familles, soit environ trois mille personnes. Plus d'un tiers de ces maisons sont déjà terminées et habitées aujourd'hui.

Mais chaque logement coûte un million de lires, et chaque maisonnette en coûte cinq. Aussi se voit-on obligé de faire appel à la charité

chrétienne de tout le monde, et sous toutes les formes imaginables. Aux producteurs, par exemple, on demande de fournir bénévolement des matériaux de construction: bois, fer, ciment, briques, plomb, etc. Aux artisans de donner leur main-d'œuvre. Aux autres une obole, quelle qu'elle soit, selon que chacun peut. Grâce à tous ces bienfaits apports l'on pourra peu à peu agrandir le village et y accueillir un nombre toujours plus grand de ces déshérités, les sauvant ainsi, sous la protection de Saint François patron et parrain du village, de la pire déchéance. Car la maison est le plus grand don que l'on puisse recevoir de la Providence, le don matériel qui mieux que tout autre est une aide et un réconfort à l'homme dans sa lutte pour l'existence.



Grâce à de généreux appuis, la famille a trouvé un vrai foyer, neuf et confortable, au village de Saint-François.

Le développement des cours de «Soins au foyer»

UN PROGRAMME CROIX-ROUGE

Depuis de nombreuses années, la diffusion des principes d'hygiène est comprise dans le programme régulier de toutes les Sociétés nationales de la Croix-Rouge membres de la Ligue. Les circonstances traversées par certaines d'entre elles les ont amenées à enseigner à la population l'art de se suffire à elle-même. Un peu partout, les hôpitaux doivent refuser des malades faute de place, tandis que la pénurie du personnel infirmier se fait sentir dans le monde entier, affectant les hôpitaux et les particuliers. Cette situation a favorisé la généralisation des soins à domicile, dans laquelle le développement de la médecine psycho-somatique a également joué un rôle important puisqu'elle a révélé l'influence favorable exercée sur la guérison par les soins et l'attention dont le malade est entouré dans son propre milieu familial.

Les cours de soins au foyer mis au point par la Croix-Rouge américaine, fruit de quelque quarante années d'expérience, ont tout d'abord été diffusés à l'intérieur des Etats-Unis, où presque tous les Comités locaux — au nombre de 3700 — les ont portés à leur programme. Depuis 1909, plus de trois millions de certificats ont été délivrés; en 1950, 4716 monitrices ont reçu leur diplôme et 180 000 élèves ont suivi le cours avec succès.

D'autre part, les nombreuses infirmières et assistantes sociales, provenant de toutes les parties du monde, qui ont bénéficié ces dernières années de bourses de la Croix-Rouge américaine pour faire des études aux Etats-Unis, ont eu l'occasion de se familiariser avec le pro-

gramme des soins au foyer de cette Société. Plusieurs d'entre elles l'ont introduit ensuite dans leur pays. Les *méthodes d'enseignement* utilisées par la Croix-Rouge américaine se révélèrent partout applicables telles quelles. La *matière enseignée* dut par contre être adaptée dans une certaine mesure aux nécessités de chaque pays et à leurs conditions sociales diverses.

Une adaptation nécessaire pour chaque pays

Il a fallu tenir compte également des conditions géographiques, sociologiques, économiques et culturelles, et modifier ici et là la durée de l'enseignement (dans un cas, les cours comportent 12 leçons de deux heures au lieu de six leçons, de manière à s'étendre tout au long d'un semestre d'hiver). Il a fallu encore respecter certaines croyances, telle celle, par exemple, qui veut qu'un parapluie ouvert dans une chambre soit présage de malheur — à plus forte raison dans une chambre de malade — et renoncer, dans ce cas, à la démonstration par ce moyen d'un inhalateur improvisé!

Il a fallu, en outre, tenir compte, dans la préparation des monitrices, de certaines particularités du caractère national. Dans tel pays, l'enseignement pratique demandera plus de temps; ailleurs, la théorie sera si rapidement assimilée qu'il sera difficile de maintenir sans cesse la relation indispensable qui doit exister entre les deux parties de l'enseignement. Parfois, le travail méticuleux dont on cherche à inculquer les principes aux participantes s'accorde mal avec la